FREAKSHOW

Anthologie dirigée par
Frédéric CZILINDER

ARMADA

FREAK SHOW

Scanner pour découvrir
notre catalogue, nos auteurs et
lire des extraits de nos romans

Retrouvez nous sur
www.editions-armada.com
Tous nos livres, nos ebooks, nos auteurs

FREAK SHOW

Anthologie dirigée par

Frédéric CZILINDER

Éditions
ARMADA

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans l'autorisation expresse de l'auteur.

© Les auteurs & Éditions *ARMADA* 2020

Couverture :
Jean-Mathias XAVIER / JMX

ISBN : 979-10-97396-42-8

Sommaire

Préface 9
Frédéric CZILINDER
Le sabbat 13
Sofee L. GREY
Aubeline dans la fosse aux monstres 35
Pierre STOLZE
Des insultes, des coups… 65
Patrick ERIS
Le cirque des maudits 79
Frédéric LIVYNS
Les loges du savoir 97
Elie DARCO
Une nouvelle poupée 125
Linné LHARSSON
Le dernier tour de piste 143
Alexandre RATEL
Samudaripen..... 173
Sandrine SCARDIGLI
Le dernier train-fantôme 189
Jean RÉBILLAT
Les forains de Walpurgis 215
J.C. GAPDY

Frédéric CZILINDER écrit depuis l'adolescence mais n'a commencé à être publié que la trentaine passée.

Influencé très tôt par des auteurs tels que Lovecraft ou Stephen King, il tire également une partie de son inspiration dans ses racines foraines. C'est donc tout naturellement que le fantastique et l'horreur sont devenus ses genres de prédilection.

Préface

Frédéric CZILINDER

Forains, circassiens, gitans et tziganes, les communautés des gens du voyage sont aussi mystérieuses qu'elles attisent la curiosité du profane qui envie leur liberté, mais craint aussi leur colère et parfois leur malédictions.

En s'affranchissant de la sédentarité, première règle de la « civilisation », le forain se marginalise et encourt l'ostracisme de ses congénères enracinés.

Il est fier, d'un caractère emporté, sincère, mais entier. Et gare à son courroux ! Lequel peut prendre bien des formes, de ses poings aguerris aux plus obscurs sortilèges.

Je descends d'une longue lignée de forains à laquelle ma mère a mis un terme en épousant un sédentaire. Elle me raconte souvent comment, de lieux en lieux, elle et les siens subissaient à l'école la discrimination des instituteurs et des autres enfants du village ; comment les habitants allaient jusqu'à ôter les pots de fleurs de leurs fenêtres à l'arrivée du convoi, de peur de se les faire dérober… Alors même que les forains ne dressaient leurs

métiers que dans un but de divertissement, d'allégresse et de liesse populaire.

Paradoxalement, ces communautés furent aussi le refuge de nombre de marginaux que la société rejetait en raison de leur difformité. Ainsi, mon arrière-grand-oncle Jean (et Jacques) Libbera, siamois d'un genre un peu particulier trouva-t-il dans le milieu des foires le respect de ses pairs et le moyen de vivre et de faire le tour du monde en exhibant sa différence « monstrueuse ».

Faut-il aussi citer ma grand-mère maternelle, à la table de laquelle on se bousculait pour un tour de tarot divinatoire ? Ou bien encore mon grand-père qui faisait le « baron » à la table de jeux, attirant de futurs dépouillés en se faisant passer pour un heureux gagnant ?

J'ai grandi avec le sentiment d'appartenir en partie à cette communauté, par le sang, certes, mais aussi à travers les souvenirs de ma mère, mon héroïne, cette adolescente qui un jour cloua sur le comptoir à l'aide d'une fourchette à rôti la main d'un imprudent qui tentait de dérober la caisse… Je vous l'ai dit, il faut craindre le courroux des gens du voyage.

Les textes de la présente anthologie n'ont pas la prétention de dévoiler au lecteur les secrets des gens du voyage, seulement de le divertir à l'instar des badauds errant dans les allées d'une fête foraine.

N'entendez-vous pas les cris d'orfraies des jeunes filles à l'entrée du train fantôme ? Ne sentez-vous pas l'arôme délicieusement sucré de la barbe à papa embaumant l'atmosphère ?

Le chapiteau de l'imaginaire est là, érigé pour votre plus grand plaisir.

Allez, Messieurs Dames, ne vous faites pas prier ! Entrez, n'ayez pas peur ! Vous en aurez pour votre argent.

Roulement de tambour.

Le spectacle va bientôt commencer.

Biberonnée aux belles histoires, férue de folklores féériques et de littératures de l'imaginaire, Sofee L. GREY est, à temps perdu, auteure de romans fantasy et steampunk aux éditions les Netscripteurs, ainsi que de nouvelles dispersées aux quatre vents. Elle vit en Provence avec son mari et ses deux fils, auxquels elle transmet le goût des contes et des livres...

Le sabbat

Sofee L. GREY

«Au terme d'un jour où j'allai, silencieuse,
Cueillir les éclats d'une existence perdue, »

Je jure comme ma plume repart en arrière et rature ces derniers mots en déchirant le papier racorni.

Les bourrasques de vent rabattent le rideau de pluie contre ma fenêtre avec une telle violence qu'il est impossible de s'entendre penser. Tâtonnant pour ébaucher ce satané poème, ma main et mon esprit n'ont pas le temps de s'élever qu'ils sont dégrisés aussi sec, et perdent prise sans arrêt.

Je retourne chercher du bout de mon talent la lueur de l'inspiration. Peine perdue : le goût et la sonorité des mots naissants s'abîment déjà dans le fracas de la tempête, et leurs pétales rouges se figent dans l'espace, puis pâlissent, et disparaissent. L'évocation durement invoquée me fuit dans les limbes. Lasse, aveugle aux éclats qui d'habitude dessinent pour moi les entrelacs de l'avenir, je renonce à la poursuivre cette nuit. Demain – si Barodével, dieu des gitans, le veut– demain mon talent me sera rendu, et je pourrai alors construire

le charme qui inaugurera notre foire annuelle dans la capitale de l'Empire.

La houle redouble d'intensité. Sous l'encadrement vert-de-gris qui soude l'épais vitrage de mon hublot aux panneaux de bois de la péniche, de minuscules gouttes d'eau se forment, s'agglomèrent et glissent jusqu'au plancher, grossissant lentement une petite flaque à mes pieds.

* * *

Les nuits sont diablement longues et stériles quand la lune reste de l'autre côté de l'horizon.

Noires d'un noir huileux, opaque et épais, ces heures s'étirent et s'étiolent comme si elles ne devaient jamais finir. Ces nuits-là, la vie sur la péniche se plombe d'un ennui profond, et le silence bourru qui glisse sur les fleuves de l'Empire suffit à décourager toute initiative créatrice. Les pinceaux, les burins, les gouges et les spatules sont remisés au fond de leurs trousses ; les chevaux de bois au regard vivant et les frises éclatantes sont abandonnés à leur état. Nous, forains, gens du voyage, gens de l'autre monde, nous ne savons pas donner naissance à notre art sans la lumière blafarde de la lune au-dessus de nos créatures ensommeillées. Notre nature l'interdit : hommes et femmes d'apparence, nous avons depuis longtemps troqué le sang des sédentaires pour la musique de la frontière, des fées, des esprits errants – musique du diable ou musique de Dieu, que les gitans savent mieux que quiconque chanter aux sourds…

Je pose ma plume. Une tache s'est formée sur le papier, que je réduis du mieux possible au buvard. Impossible de trouver les mots, les strophes, les rimes : autant s'en tenir là pour cette nuit, car rien de bon ne sortirait de mon tracé. Barodével me préserve de voir les visages défaits et

tordus de ceux qui bruissent tout au fond de la mare où je puise mes vers et mes rimes. Déranger leur quiétude tourmentée, c'est prendre le risque de laisser s'échapper ces choses-là, qui ne répondent devant personne, pas même devant nous, forains, leurs frères et sœurs de sang. Le fleuve n'a pas besoin de voir glisser en ses eaux froides et mortifères le corps sinueux et visqueux d'une nouvelle terreur nocturne – le sillage de notre péniche en recèle déjà son content. Non, inutile d'insister.

Je créerai plus tard.

* * *

Quittant ma chambre exiguë pour aller respirer l'air de la tempête, je traverse notre longue embarcation agitée de roulis et de soubresauts.

Son hoquet fluvial me rappelle le tangage prononcé des ivrognes les soirs de foire, quand les bonnes gens sont rentrés chez elles et que seuls les coquins déambulent encore entre nos échoppes et nos manèges, le rire gras et la démarche lourde, sourds et aveugles à nos enchantements. Et il en passe et il en trébuche, des individus que la picole rend salace : combien en voyons-nous chercher leur équilibre, accrochés à nos cordages, frappant la cadence de nos musiques entraînantes en braillant ! Ils rient et ils jurent, ils crachent et ils gerbent, salissant le sol et souillant l'air de leur haleine et de leur sueur avinées, jusqu'à ce que l'un de nous les prenne par le coude et les emmène.

Oui, les foires font moisson de ces *gadjé* au sang chaud. Mais si le plancher mouvant de notre péniche rappelle la démarche de l'ivresse, elle exhale, elle, des senteurs musquées, animales, qui n'ont rien à voir avec les effluves de l'alcool. Les boiseries, les peintures, les corps et le fleuve engendrent un fumet unique, comparable

à l'odeur d'un amant après l'amour : celle des draps et des peaux mouillées de sueur, de sperme et de cyprine. Cette senteur a depuis longtemps déteint sur nous, et son parfum ammoniacé transpire par tous les pores de nos corps. Les gens du dehors, les gens des villes, des villages, les gens des écluses froncent le nez et nous évitent quand ils le peuvent.

« Au terme d'un jour où j'allai, silencieuse,
Cueillir les éclats d'une existence perdue
Et de notre amour taire l'ennui absolu,
Une vision frappa mes pensées anxieuses ; »

La porte du rouf ouverte devant moi, figée sur le spectacle lénifiant de cette houle fluviale qui lèche et remue la péniche endormie, je murmure à nouveau les deux vers qui viennent compléter ma strophe. L'amoureuse et l'ennui ; le tableau de la tempête au-dehors fait écho à cette vision, et dans les envolées écumeuses qui frappent les immenses hublots je vois se dessiner le poème qui me ronge la tête.

« Au détour solitaire du sentier où j'errai
Une foule houleuse se heurta à moi
Et par delà ces gens bruissant de désarroi
Une fantastique sarabande glissait »

Oui, oui, l'amoureuse et l'ennui, et notre sarabande qui vient bousculer cette existence morne et terne de sédentaire, piquetée d'à peine quelques émois charnels – de prudes baisers, de timides caresses. Voilà ! Je tiens ma trame. Reste à ferrer les sons et les rimes qui en bâtiront les nerfs et la chair. Quand viendra son heure, le poème captivera à son tour ses auditeurs, avalera leur exaltation et leur crainte, et nous, créatures des chemins qu'ils appellent tsiganes, gitans, forains, nous nous en nourrirons alors.

Ragaillardie, tressaillant déjà d'un émoi enivrant, je me débarrasse de ma chemise et de mes jupons, ôte mes bottes sanglées jusqu'aux genoux et dénoue mes cheveux. Rapide et silencieuse, je me glisse d'abord sur le pont, sous la treille de bois et d'alliage d'où pendent en grinçant nos lampes-tempête, puis sous le ciel d'encre qui déverse sur nous ses torrents de pluie. Le crépitement de l'eau sur la péniche ronfle comme un staccato assourdissant. Tout mon corps se hérisse sous la douche glaciale. Une bourrasque me gifle, et ma chevelure corbeau s'envole en tourbillonnant dans le maelström qui hurle sur le monde.

Je surplombe maintenant le fleuve et ses vagues. J'observe un moment comment leur langue va lécher les quais ; comment leur force s'enroule sur elle-même comme si nous étions en pleine mer et non dans le lit d'une eau d'ordinaire placide et monotone. Puis je regarde cette eau sous le ventre de la péniche, sous mes pieds ; je hume son parfum lourd et gras. Et je plonge dans ses bras.

* * *

Les séquelles de la nuit tempétueuse se voient partout, jusque sur les visages défaits des hommes qui nous hâlent aux écluses.

Sur fond de paysage harassé par des heures de vent violent et de crue, la péniche meut sa lourde carcasse dans le canal rétrécit, au rythme des ahanements humains. À sa proue, la fratrie des Campion – chefs de notre famille – surveillent les manœuvres des portes busquées qui doivent nous hisser en amont du fleuve, tandis que le gros du clan reste hors de vue, dans la timonerie ou dans les salons.

Depuis l'un d'eux, les Kolomenskoé père et fils observent ces travailleurs sédentaires qui nous voient

passer depuis des siècles, et nous tractent et nous tirent sur leur fleuve immuable sans jamais nous reconnaître.

« Comme s'ils ne faisaient pas réellement attention à nous, opine le plus jeune des deux forains. On dirait qu'ils ont des œillères ces *gadjé*-là, un truc pour pas voir qui on est. *Mé pénave touké*, je vous le dis, moi, ces *pantres* sont comiques.

— Ne t'en plains pas, fait le père en bourrant sa pipe. D'autres ont été brûlés vifs pour moins que ça. Barodével nous garde ! »

À force d'être invoqué à tout bout de champ, le dieu des gitans va finir par nous tourner le dos plutôt que nous être favorable, mais j'opine cependant aux paroles du *pourro* Kolomenskoé.

Car le vieux a raison : les sédentaires se délectent de nos tours et de nos magies, mais ils se délectent encore plus de la terreur pleine de fiel qui les prend aux tripes quand le merveilleux frappe à leur porte sans prendre la peine de se grimer.

Nous, *kalimen*, gitans, ne sommes pas nomades pour rien.

Frappés d'exil, venus d'un monde à l'envers de celui que nous arpentons aujourd'hui, nous sommes ceux qui se sont aventurés trop loin sur Terre, et qui ne trouvent plus le moyen d'en repartir. À rebours sur nos traces, nous ne cessons de chercher dans les cieux, sur les eaux et le long des sentiers la voie qui nous ramènerait chez nous, là où nous ne savons plus retourner. Nous avons fait du voyage et de l'errance notre condition, notre identité : le changement nourrit notre art et notre art nourrit notre existence. Les sédentaires, eux, se nourrissent de chairs et de végétaux autant que d'ignorance et d'incrédulité – jusqu'à ce que nos manèges et nos spectacles s'établissent

dans leurs murs et décillent leurs yeux embrumés de certitudes.

Car nos foires sont faites de rêves et de cauchemars ; nos arts soigneusement tissés avec la réalité. Tout le piquant de ce jeu réside dans notre adresse ancestrale, celle de donner à voir sans jamais rien montrer.

« Il était tard ! Pourtant, sous les yeux du monde
Un murmure assourdi rampait d'outre-tombe
Embrassait des gestes lents des arabesques
Qui traçaient dans l'espace un dessin dantesque ;

De flammes et de souffre, cinq silhouettes
Avancent languissantes, meuvent leur tête ;
Et leurs pas frappent l'air le sol, s'enroulent sur eux,
Et sifflent les souffles d'un monde fabuleux. »

« *Assama, nebuca*, m'avertit le *pourro* Kolomenskoé en fronçant les sourcils. Fais attention, cousine, ce que tu vois n'est que pour toi – à la rigueur pour ceux qui n'ont pas peur d'entendre tes visions. Ne donne pas, même à nous, si nous n'avons rien demandé ; ça amène le mauvais œil.

— Ça m'est venu comme ça, grand-père. Les mots sortent sans le vouloir.

— Sans que *tu* le veuilles, corrige le vieil homme. Eux n'attendent que ça, *zinda*. Ta boule de verre, tes cartes, ta voix et tes lèvres, peu leur importe : ils s'empareront de ce que tu leur donnes pour prendre corps et prendre vie, et échapper à ton emprise. Le monde est un grand terrain de jeu pour ces choses qui sont sous ta responsabilité. Ne les laisse pas vagabonder sans surveillance. Le monde est un grand terrain de chasse. *Ma bis ta gar*, Esme. Ne l'oublie pas. »

* * *

Lorsque les niveaux d'eaux des bassins s'équilibrent, la péniche fait ronfler ses moteurs. Comme ils commencent à vibrer doucement sous nos pieds, les exhalaisons grasses et charbonneuses que crache à nouveau notre embarcation enveloppent peu à peu les silhouettes des éclusiers.

Bientôt, nous laisserons ces sédentaires derrière nous. Ils nous regarderont nous éloigner, main en visière ou bras croisés, renfermés sur leurs inavouables pensées. Car en vérité, ils ne sont pas prêts à s'avouer cette perplexité, cet incompréhensible effroi qui, depuis leur enfance – et depuis celle de leurs pères, et de leurs pères avant eux – accompagne le passage des forains sur leur portion de fleuve, dans la monotonie de leur vie.

Car si la péniche change régulièrement de titre et de teinte, les apatrides qu'elle transporte dans son ventre bombé, eux, ne changent pas. C'est une absurde réalité, mais l'absurdité n'empêche pas l'évidence : nous sommes immuables et, même en détournant le regard, ces *gadjé* n'ont d'autre choix que de le remarquer.

Oh, ils pourraient toujours se convaincre d'une lignée familiale dont les membres gardent les mêmes traits et les mêmes patronymes ; il est de notoriété publique que nous, forains, ne nous mélangeons jamais avec eux, sédentaires. À leurs yeux, dans nos veines coule depuis des générations le même sang commun, abâtardi par des années de consanguinité.

Alors oui, ils pourraient croire cela. Croire que, de nos ancêtres à nos enfants, les mêmes regards, les mêmes faciès, les mêmes sourires tordus se lèguent et passent les ans comme nous passons les écluses, indifférents aux regards des autres, obtus, bornés comme des pierres. Ou ils pourraient regarder tout au fond de l'eau qui roule

sous la péniche, tout au fond de leurs peurs ancestrales, et accepter ce qu'ils savent, mais refusent de s'avouer. Nous ne nous reproduisons pas. Nous sommes simplement toujours là.

Et ils ont diablement raison.

* * *

Nous descendons vers la capitale de l'Empire. Quelques jours nous séparent de notre première représentation de l'année dans le Pré aux lys, notre premier grand rendez-vous avec les citadins.

Les cales de la péniche regorgent de toiles de chapiteaux, de cordages et d'armatures métalliques, de gradins démantelés et de mètres de velours cramoisi. Les manèges de bois démontés se nichent au fond de caisses bien hermétiques, sommeillant dans la pénombre, leurs éclats ensorcelés éteints pour le moment, au fond des pupilles peintes des chevaux de bois, sous la mécanique huilée des pistons à vapeur. Nous sommes fin prêts à déballer au grand jour un art ancestral qui n'appartient pas tout à fait à ce monde et qui, en nous, remplace le sang des hommes par la musique des fées.

* * *

L'installation se fait de nuit – *Il était tard …!* – alors que dans notre dos se dressent les hauts remparts de la cité impériale.

… Pourtant, sous les yeux du monde
Un murmure assourdi rampait d'outre-tombe

Le fleuve qui paresse sous la lune s'ouvre un passage scintillant aux pieds des murailles érigées vers le ciel. Gens de foire et gens de cirque, notre grande famille s'est répandue sur le quai comme un flot fourmillant, dansant une gigue que nous connaissons par cœur, chorégraphie

immémoriale dont nos jambes et nos bras savent les moindres entrechats –

Embrassait des gestes lents des arabesques
Qui traçaient dans l'espace un dessin dantesque ;

– pour que demain, quand la lune sera couchée, la foire se tienne sur le pré, ses fanions claquant au vent, ses chapiteaux grattant le ventre du ciel.

* * *

Nous travaillons en silence. Et qui nous observerait cette nuit jurerait qu'il est impossible pour la péniche de nous avoir tous portés dans son ventre rebondi. Il aurait raison, par ailleurs, même si son esprit fermé de *gadjé* aurait occulté la réalité pour un tableau plus accommodant.

Car en vérité, tandis que nous descendions de la passerelle pour fouler le sol ferme, les eaux se sont ouvertes sur des corps blafards ou verdâtres, et des silhouettes ruisselantes ont laissé sur le quai les traces de pas hésitants des vila et des groac'h. Des vapeurs épaisses exhalées par la péniche qui ronronne, des ielles aux expressions graves et cruelles se sont extirpées en tremblant, jusqu'à ce que l'air devienne chair et que leurs membres se fassent solides. Nous ne sommes pas si nombreux à voyager dans le ventre de la longue embarcation fluviale : banshee ou lali, baba yaga ou élémentaires, fées des quatre coins du monde… Seuls ceux d'entre nous possédant suffisamment de substance et de force pour aller tels des hommes dans leurs contrées croisent à l'air libre. Les autres se dissimulent jusqu'à la nuit, ne sortant que sous la lumière blanche et crue de la lune, quand le temps de la foire est venu.

Oui, en vérité, les apparences sont trompeuses… Là est toute la magie du spectacle, n'est-ce pas ? S'émerveiller

des lampions colorés et des musiques étourdissantes, s'enivrer des parfums de la foire et des visions fabuleuses qu'elle déploie dans sa corolle de tentes et d'échoppes, et rester aveugle et sourd à ce qui rampe et glisse derrière le voile chamarré de ses spectacles et de sa liesse…

* * *

Sans hâte, mais sans hésitation, nous délestons notre embarcation de ses trésors : sa masse sombre doucement bercée par l'eau assagie semble ne jamais devoir finir de nous rendre ce que nous lui avions confié. Les malles et les caisses s'empilent sur le quai, et les muscles se tendent à l'unisson pour tout transporter jusqu'au champ qui nous est traditionnellement alloué, à l'intérieur de la première ceinture fortifiée de la ville gigantesque.

Il y a tant à décharger que les Campion commencent à dresser l'estrade centrale de notre foire alors que la péniche continue de se vider de notre matériel. Les cinq frères et sœurs –

De flammes et de souffre, cinq silhouettes
Avancent, languissantes, meuvent leur tête ;

– s'activent en coordonnant leurs gestes sans effort apparent, et bientôt d'autres les rejoignent dans le champ pour participer au montage des manèges et des échoppes –

Et leurs pas frappent l'air le sol, s'enroulent sur eux,
Et sifflent les souffles d'un monde fabuleux.

* * *

Du plat de la main, je lisse la nappe de velours sur la table basse et ronde qui trône sous mes lourdes tentures bleues, et je couve mes trésors du regard.

Dans une petite boîte en bois de sorbier, mes bagues et mes bracelets rutilants attendent que je les passe

à mes doigts et à mes poignets pour s'éveiller de leur sommeil ; sous son châle opaque, ma boule de cristal enserrée dans ses métalliques entrelacs vert-de-gris reste muette encore ; et posées vers ma main, les cartes du tarot restent face cachée, attendant de dévoiler l'avenir et le passé de ceux qui voudront les consulter.

Voici la totalité de mes artifices, mon costume de scène dans sa plus simple expression. De quoi attirer l'œil et faire s'échauffer l'imagination des curieux qui pousseront le voile de ma tente pour voir enfin ce que cachent les mots de mon art : « voyante », « diseuse de bonne aventure », « extralucide ». Mon décor monté, mes artéfacts amoureusement disposés, je pourrais m'asseoir là, sur les poufs dégonflés où je trône devant mes clients d'un soir. Je pourrais également rester à écouter le ronflement lancinant de notre déballage qui prend forme, et les rires étouffés de mes compagnons de route comme l'aube pointe derrière les murailles de la cité impériale.

Je pourrais, enfin, attendre que mon poème termine de germer et d'éclore dans le cocon chaleureux et familier de ma tente. Au lieu de ça je repousse la tenture bleue, laisse mes artefacts reposer sur la table basse, et sors me mêler à mes semblables, dans la fraîcheur nocturne et la douce stridulation des grillons.

* * *

Dehors, la foire a pris forme. Son visage n'est pas encore souriant et chaleureux, mais elle n'a besoin que de quelques éclairages colorés et d'une fanfare joyeuse pour recouvrer sa personnalité fantasque, son masque de carnaval au large sourire carnassier –

Ce que je vis, ce que l'on me tendit ce soir
Des chaînes des cuirs ! Des corps ! Des mots murmurés !

Spectacle étrange et terrible avalant le noir
Plein de rage et de lumière décomposée.

M'apercevant à la porte de ma tente, l'une des sœurs Campion me fait signe et me rejoint, de sa démarche chaloupée, prédatrice. Dans son sillage, peinte en noir par la lune qui luit au-dessus de nous, son ombre vibre doucement, laissant deviner la silhouette diaphane de la streghe.

« Esme ! Le poème est-il terminé ?

— Il le sera cette nuit, *matere*, ne t'inquiète pas.

— Bien. »

Ses dents trop blanches dans la pénombre me fascinent. La gitane le remarque, sourit plus largement et passe une langue fine et agile sur cet émail pâle, presque lumineux, qui tranche sur sa peau sombre.

« *Jalla*. File, Esme, file terminer tes vers. Et garde-les sous clef, qu'ils ne s'échappent pas. Nous avons encore du travail ici ; demain soir, ils se nourriront. »

Je m'incline. Sur le bout de mes lèvres frétillent déjà les strophes larvées que la reine gitane a évoquées.

La lune est pleine, la lune est grosse, ne me reste qu'à l'accoucher des mots qui inaugureront notre foire et nos excès.

* * *

Dans le secret de ma chambre exiguë, comme la valse lente du fleuve berce la péniche désertée, je reprends la plume et le papier –

Ce que je vis, ce qui me poursuit ! Cet instant,
Comme une impression de lumière les yeux clos,

– je me penche à la faible lueur de ma bougie sur le parchemin fatigué, pose la pointe du bec d'où coule l'encre noire à la suite de ma première ébauche raturée –

Ce que je vis mérite bien ces quelques mots
Tant la scène éphémère me hante à présent !

Et là, yeux grands ouverts, j'écoute venir à moi la cohorte des larves et des fées premières, cette suave symphonie d'anciens sabirs et d'antiques vocables, ce chant plus ancien que la race des hommes, et qui tisse de ses enchantements notre identité, notre histoire, notre différence.

Ce que je vis, illusion, fantastique espoir !
Fenêtre sur un monde encore inexploré
Songe fabuleux dans le feu des encensoirs
Lacérant l'obscur sommeil des âmes esseulées !

Le tracé se délie de lui-même. Les vers se tordent dans ma bouche et glissent sur le parchemin racorni, inscrivant dans leurs reptations baveuses le lyrisme torturé qui demain ouvrira nos festivités.

Esprits d'un autre temps se grisant de leur jeu
Par sursauts avançaient reculaient deux à deux
Tirant leur langue qu'un autre eu cru muette
Vers le ciel où glissaient les queues des comètes ;

Je gratte le papier, je gratte mon âme, et, des croûtes qui s'en extraient, je tire la substance inédite de mon poème, comme un élixir irrésistible, quoique fétide.

Ces ombres gesticulantes et grotesques
Tissent un tableau digne des nuits mauresques !
Et le chant de leurs chaînes montent et retombent
Me fascine ! Me fige ! Fées ! Je succombe !

De mon buvard j'immobilise régulièrement les vers qui frétillent dans la trame serrée du papier, veillant à ce qu'ils ne s'égarent pas au-delà du feuillet qui se noircit. Pleinement satisfaite, j'écris sans discontinuité, –

Comme il m'était apparu, le tableau fêlé
Dans un spasme éperdu soudain s'évapora :

Les fous la foule, tous ! D'un coup n'étaient plus là
À leur place, seuls, s'éteignaient les feux-follets…

– jusqu'à ce que le point final vienne clore la prison des mots nouveau-nés.

* * *

Sans me relire, je plie soigneusement le papier. Nul besoin d'être modeste, ma plume évoque des merveilles que je serais folle de renier : poétesse ou voyante, toute la beauté de mon art réside en la certitude d'être propriétaire de la vérité – sinon de ses atroces excès – et dans le pouvoir de les partager à ceux qui, autrement, n'y ont pas accès.

* * *

La foire a revêtu ses atours les plus éclatants.

Déjà, le pré dans lequel nous avons construit le songe de leurs nuits est devenu une fourmilière qui ronronne de plaisir : ses accords musicaux et ses parfums sucrés ont de quoi enchanter le plus réticent de nos visiteurs, lesquels s'engouffrent désormais sous le haut portail ouvragé dans une effervescence bon enfant.

Dans les méandres de notre cité de toiles et de cordes, les badauds se coulent comme dans un bain de jouvence, s'émouvant avec délectation des merveilles que nous leur tendons. Dans leurs vêtements du dimanche soigneusement drapés sous de blanches ombrelles, dans leurs chemises de flanelle et de lin bouffant sous les bretelles et les gilets, ils hument les effluves de nos délices exotiques, sourient de nos grimaces et de nos courbettes éhontées, jacassent entre eux sans s'écouter, noyés déjà dans la musique que nous avons insufflée à ce tertre autrement muet. À n'en pas douter, leur gracieuse parade est un spectacle qui met l'eau à la bouche.

Nageant parmi eux comme des silures dans un banc de perches, notre famille se démarque par ses chemises

et ses jupons chamarrés, par les peaux basanées ou si pâles que les veines bleutées font des entrelacs à travers elles. Ainsi dans cette liesse on nous remarque et on nous pointe du doigt, yeux écarquillés : car la découverte des prodiges que recèle la foire commence avec la rencontre de ses serviteurs…

Nous sommes l'hermétisme et le secret. Créatures vivant sur les routes, en marge des lois et des villes, nous, forains, fascinons et rebutons ces non moins fascinants sédentaires. Nous sommes un avant-goût de l'exaltation des manèges, des jeux d'adresse et de force, des liqueurs et des friandises. Nous sommes l'appât de choix de cette foire qui a étalé ses rets, et patiente désormais après son banquet.

* * *

Le murmure de la foule enfle, devient fanfare de rires et d'exclamations.

Jeunes et vieux se bousculent avec bonne humeur et se pressent désormais aux pieds de nos artifices : chevaux de bois caracolant sur leur estrade, manèges colorés et bruyants tournoyants sur eux-mêmes, idoles enchanteresses… Le tout est badigeonné de tant de vernis que les sortilèges qui ondulent autour des attractions se reflètent presque sur leur laque colorée. La cohue bon enfant ne nous émeut pas encore : pour nous qui avons bâti cet immense château de sable miroitant sous le soleil, la véritable inauguration n'a pas encore sonné de son gong le début des festivités.

Nous avons une coutume, nous avons des règles, et si ceux qui ne voyagent pas ne les comprennent pas, ils les connaissent pourtant, et s'y plient.

Nous canalisons la foule jusqu'au cœur de la foire, et la foule se laisse faire en souriant : autour du plus haut de

nos mâts, sous son drapeau qui claque au vent, elle vient assiéger l'esplanade circulaire dont les pans de bois et de métal ouvragés dessinent des arabesques dans lesquelles nos visages grimacent, débarrassés de leur masque, débarrassés de leur fard.

Sur cette estrade, la petite fille aux pieds nus attend que les yeux se tournent vers elle, et que le silence se fasse. Dans ses mains frêles, mon poème s'agite, frénétique, réclamé par la bise qui fait vibrer nos tentes et voleter nos jupons. Mais la plus jeune des Campion le tient d'une poigne ferme et assurée, et ne le laisse pas s'envoler.

La cohue s'avance jusqu'à elle, et la *tiquenot* la jauge, cette vague humaine venue s'échouer à ses pieds, fière comme sont fiers les gitans face aux sédentaires : avec morgue, avec suffisance, avec rage.

Je la jauge moi aussi, cette petite créature séculaire à la peau de pêche. Ses lèvres sont devenues le point de mire de tous les regards, et leur carmin qui impose le silence. Je le sens venir, je le sais arriver, mais l'avoir vécu des centaines de fois ne m'en immunise pas ; soudain la voix s'élève, soudain les mots prennent vie, et je suffoque.

Mon cœur hybride assassine sa part d'humanité : les vers que j'ai soigneusement muselés s'échappent enfin du poème qui ouvre nos festivités.

...

L'aube me trouva triste, l'âme rêveuse,
L'oubli imprimé à la chair, bleuie et nue !
Mon regard seul vivait encore, quoique perdu
Dans les limbes d'une ivresse monstrueuse…

Ce que j'ai vu devient leur réalité.

Et le sabbat peut commencer.